

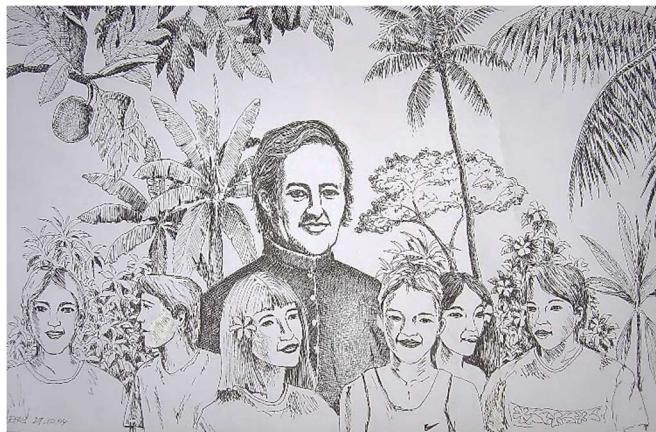
Instruisez et éduquez avec douceur et fermeté.

Jean-Marie de la Mennais a repris à son compte cette consigne que Jean Baptiste de la Salle donnait déjà aux Frères des Ecoles Chrétiennes, nos grands frères et il nous la transmet. Qu'est-ce que cela signifie pour nous aujourd'hui ? Je ne peux répondre sans faire référence à l'expérience de toute ma vie mais, particulièrement, à celle que je vis, actuellement, dans le cadre du CED de Taiohae où nous accueillons, en internat, des jeunes venus de partout et chargés d'histoires très diverses. Je constate que, parmi eux, beaucoup portent de profondes blessures et subissent les conséquences de sérieuses carences éducatives familiales. En écrivant cet article, je pense à ce que nous essayons d'être et de vivre chaque jour pour les aider à grandir humainement et spirituellement, pour autant que ces deux perspectives soient séparables.

Il est indispensable d'éduquer avec fermeté.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

Sûrement pas avec rudesse et avec agressivité. Sûrement pas avec colère. Sûrement pas avec violence. Mais avec une sorte de force tranquille et permanente. On pense à un roc solide sur lequel on peut s'appuyer. C'est dans cette perspective que l'interdit prend tout son sens : cela est « inter-dit », dit entre(inter) toi et moi, entre vous et moi. Sur ce point, on ne transigera pas.



Je cite des extraits de lettres que Jean-Marie de la Mennais écrivait à ses Frères en exercice partout en Bretagne et dans ce que l'on appelait les « colonies ».

« *Il est essentiel que l'ordre et le silence soient établis dès l'origine* ». (= dès la première prise de contact, il faut que les jeunes sachent à quoi s'en tenir)

« *Prenez bien garde de vous livrer à l'impatience* .

« *Rappelez souvent aux Frères qu'ils doivent être fermes mais sans jamais être durs* . »

« *Appliquez-vous à bien tenir les enfants et à prendre sur eux toute l'autorité nécessaire pour maintenir dans votre classe un ordre parfait* . »

Cette fermeté prend forme dans un règlement clair et net dont les prescriptions ne sont pas trop nombreuses mais garantissent le respect des exigences normales de la vie ensemble. Elle s'incarne aussi dans la vie d'éducateurs qui veulent être exemplaires dans leur comportement et qui réalisent, en quelque sorte, l'idéal proposé aux jeunes. Quand cela est nécessaire, cette fermeté s'entend dans un ton de voix : « *Je vous demande de faire ceci* » « *Je ne suis pas content de votre comportement* ». « *Vous allez me refaire ce travail !* »

Cette fermeté conduit à la mise en œuvre de sanctions à l'encontre des contrevenants. Au CED de Taiohae, ceux-ci doivent produire ce que nous appelons un « rapport déviance », écrit, dans lequel ils reconnaissent les faits répréhensibles dont ils ont été les auteurs. Ce rapport est conservé par le chef d'établissement qui peut ainsi rappeler aux jeunes, si nécessaire, leurs agissements mais aussi leur ouvrir la porte sur un avenir meilleur, en d'autres mots leur laisser leur chance.

Pourquoi la fermeté ?

Parce que la personne ne se construit qu'en référence à des normes précises, exigeantes peut-être mais indispensables. Toutes les routes ne mènent pas au vrai bonheur. Trop de jeunes ont manqué de ces repères : on les a laissés tout faire, leurs parents ont cédé à leurs moindres caprices. Pour se construire, il faut qu'un jeune se heurte à un mur. La raison la plus profonde est qu'en amour on ne peut pas faire n'importe pas. L'expression : *Il faut que...* fait partie de l'amour.

Cette fermeté, Dieu lui-même l'a manifestée à l'égard de son peuple rebelle » à la nuque raide » Qu'on relise la Bible pour s'en rendre compte ! .

De cette fermeté à leur égard, les jeunes nous remercient quand ils sont devenus adultes. Nous leur aurons évité bien des blessures. Il faut émonder le vigne pour qu'elle pousse bien et produise du fruit, Jésus lui-même nous le dit : Jean 15.

Mais il faut aussi instruire et éduquer avec douceur.

Cela ne veut pas dire du tout avec faiblesse ni peur de blesser en agissant avec énergie, comme cela est nécessaire en certaines circonstances. Il ne s'agit pas davantage de pitié ou d'expression sentimentale de l'affection. Pas de douceur sans maîtrise de soi. Il faut être fort pour être doux.

Sur ce sujet, écoutons à nouveau Jean-Marie de la Mennais :

« *La douceur est le meilleur moyen d'obtenir de vos enfants ce que vous désirez d'eux. Si vous le grondez et les punissez trop, ils s'irriteront contre vous et leur caractère s'aigrira* , ». écrit au Frère Lucien, lequel était trop impulsif.

« *Prenez bien garde de vous livrer à l'impatience* . »

« Je n'aime pas que l'on use de violence. Jamais par la force ! »

« Il faut être plus doux et ne point punir avec tant de rigueur. »

« Ne punissez pas trop sévèrement. Grondez, exhortez. Les châtiments effrayent et éloignent. »

« Appliquez-vous à vous faire aimer d'eux autant qu'à les instruire. »

« Avec les enfants, soyez bon, patient et doux. Sans doute il faut être ferme aussi mais sans être dur et sans se livrer jamais à l'impatience. Vous corrigerez bien mieux les défauts de ces pauvres enfants en vous faisant aimer qu'en vous en faisant craindre. »

On le voit, comme d'autres grands éducateurs, Philippe Néri, Jean Bosco, Jean-Marie de la Mennais préconise une pédagogie de l'amour inspirée de Saint François de Sales. Voilà pourquoi notre Fondateur s'élève contre les méthodes dures et sévères qui ruinent la confiance.

Comment traduire cet idéal dans les faits. ?

La douceur apparaît, par exemple, dans la façon d'appeler un jeune par son prénom. Elle se perçoit à travers le ton de voix avec lequel on lui parle. On la discerne dans le regard que l'on porte sur quelqu'un. Elle impose de contrôler les paroles qu'on peut adresser à une personne : il y a, en effet des mots qui blessent comme de poignards. Elle invente les mots d'encouragement qui sont, pour un jeune, comme des tremplins vers l'avenir. Elle se traduit par les gestes de délicatesse que l'on pourrait qualifier d'inédits : souhaiter un bon anniversaire, marquer un succès, souligner un progrès, faire remarquer une belle réalisation.

La douceur prend aussi la forme de l'humour, ce dont était spécialiste Jean-Marie de la Mennais. On raconte que ses visites dans les classes et ses interventions lors des distribution de prix remplissaient les élèves d'allégresse et provoquaient même, chez eux, une franche hilarité.



La douceur prend aussi la forme de la patience qui laisse sa chance à l'enfant et au jeune. « Il y a mieux en toi ! Ce qui compte, c'est ce que tu as envie de devenir. »

La douceur prend évidemment la forme du sourire, l'un des dons les plus précieux que nous puissions faire aux autres.

Pourquoi la douceur ?

Parce que nous sommes tous désireux que l'on nous traite en s'adressant à notre cœur, si sensible à l'affection. Parce certains de nos jeunes traînent un passé déjà tellement lourd et si marqué de cicatrices qu'il ne faut point rajouter à leurs souffrances, des souffrances plus ou moins déclarées. Parce que la douceur appelle la douceur et désamorce bien des violences.

« Votre ministère (service) doit toujours être un ministère de douceur et de charité : d'ailleurs, on ne gagne rien par la rudesse. » écrit le Père de la Mennais au Frère Arthur.

Il fait écho à Socrate. « Que voulez-vous que je lui apprenne, disait le philosophe d'un de ses disciples, il ne m'aime pas ! »

Bref, nous voici appelés à vivre conjointement une forte tendresse et une tendresse forte. Non pas une tendresse mièvre et déliquescente mais une tendresse semblable à celle que Dieu lui-même nous porte. Il est miséricorde. Des saints comme Sainte Thérèse de Lisieux l'avaient parfaitement saisi



Voici ce que Jean-Marie de la Mennais écrit à des Frères :

« Je regrette que vos enfants ne vous donnent pas plus de satisfactions cette année. Ne perdez pas courage pour cela, mais redoublez de soin et de zèle »

« Ne vous déconcertez pas de ce que vos enfants soient dissipés et peu dociles d'abord. Peu à peu, ils se plieront à la règle, mais il faut un peu de temps et beaucoup de patience pour cela : demandez-la humblement au bon Dieu et comptez sur son secours. »

Ce qui nous conduit à nous redire que, sans Dieu, nous ne pouvons rien faire de profond ni de durable en matière d'éducation. Certes, il est bien des éducateurs qui réalisent un tel idéal sans lien explicite avec Dieu. Cela ne nous empêche pas de reconnaître en leur œuvre la présence du Christ ressuscité, modèle de douceur et de fermeté.

Frère Jean-Pierre Le Rest, jplerest@outlook.fr